

Antoine Fouquelin de Chauny-en-Vermandois

Brantôme, dans ses «dames illustres», nous dit que: *Marie STUART, étant âgée de 13 ou 14 ans, déclama, devant le roi, la reine et toute la cour, une oraison, en latin, qu'elle avait composée. Soutenant, contre l'opinion alors répandue, qu'il était bienséant aux femmes, de savoir les lettres et arts libéraux. Quelle rare chose c'était, et admirable, de voir cette belle et savante reine orer en latin, qu'elle entendait et parlait fort bien* (on retrouve encore ce vieux terme d'orer qui veut dire parler, dans pérorer).

Or, dans le numéro XIV des Annales Archéologiques, Monsieur Ludovic Lalanne attirait l'attention des lecteurs sur un petit ouvrage qu'il avait trouvé à la Bibliothèque Nationale et qui était le cahier des corrigés des devoirs en latin faits par Marie Stuart, vers la fin de 1554. Elle avait alors 11 ans.

Ce mince volume comportait d'un côté le thème en français que devait traduire la jeune princesse - en regard le texte en latin.

Nous savons qu'Antoine FOQUELIN, natif de Chauny était alors précepteur de la jeune princesse, nous pouvons donc penser que les soixante deux lettres que renferme le livre sont de sa composition. Le maître prêchait à son élève l'amour de la vertu et l'amour de l'étude, lui donnant en exemples des personnages de l'antiquité païenne: Socrate, Platon, Diogène, etc... et des femmes célèbres qu'il appelle «fillettes grecques»: Corinne, Aspasie...

Antoine FOQUELIN conserva l'habitude de s'entretenir avec Marie Stuart. La bibliothèque de Berne possède deux lettres de lui adressées à son ancienne élève.

Brantôme nous dit encore: *Marie STUART fut curieuse de faire écrire à Antoine FOQUELIN de Chauny-en-Vermandois, une rhétorique en français, que nous avons encore en lumière, afin qu'elle entendit mieux et se fit plus éloquente en français, comme elle a été et mieux que si dans la France même, elle avait pris naissance.*

De cette rhétorique je vous entretiendrai plus loin.

Je n'ai pas trouvé beaucoup d'études consacrées à Antoine FOQUELIN. Quelques lignes dans la biographie de Michaux, Boissonnage et Dreux de Radier parlent un peu de lui. La Bibliothèque de Berne possède des lettres de lui et les Archives d'Orléans quelques documents le concernant.

Tout d'abord son nom s'est écrit de bien des façons. André WECHEL qui édite à Paris, en 1555, sa réthorique, nomme l'auteur FOCLIN, la 2^e édition de 1557 in-8° comme la première, chez le même imprimeur, le nomme FOUQUELIN. Dans son commentaire sur les Satires de Perse, imprimé à Paris, toujours chez WECHEL, en 1555, in-4°, il est appelé FOQUELINUS. Dreux du Radier le nomme FOULQUIER et Brantôme FOUCLIN. Aujourd'hui encore, un bulletin de 1960, concernant «Orléans, ville universitaire», transforme son nom, qui est devenu Antoine POQUELIN.

C'est un peu grâce à quelques unes de ses œuvres que nous pouvons suivre la carrière d'Antoine FOUQUELIN.

Boileau jugeait sévèrement les six petites satires que nous a laissées Perse; il en disait :

*Perse, en ses vers obscurs, mais serrés et pressants,
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.*

Antoine FOUQUELIN en fit pourtant un commentaire en latin qu'il devait dédier à Pierre Ramus. Il lui dit : *qu'il a suivi son enseignement et celui de son «frère» Omer Talon. Celui de Ramus surtout, pendant près de neuf ans, pour la logique et la réthorique.* Notre auteur demande à Ramus *d'accepter ce souvenir reconnaissant de son «disciple».* Il avait composé ce travail en 1554.

Fouquelin faisait alors un cours sur la philosophie d'Aristote et lisait publiquement les Satires de Perse.

Il était, à cette époque, professeur au collège de Presles à Paris.

Ce collège s'était d'abord appelé de Presles et Laon car il recevait des écoliers des dits diocèses. Le collège, primitivement, fut situé rue St-Hilaire. Puis les élèves de la région de Laon s'installèrent rue Ste-Geneviève et les Presliens, ou Soissonnais se retirèrent dans une rue voisine de la rue St-Hilaire.

)

Par une lettre que Fouquelin adresse à Charles IX, et dans laquelle il parle de Jacques Amyot et de Guillaume Chrestien, nous savons qu'il vint enseigner le droit à Orléans.

En 1550, l'Université d'Orléans procédait à l'élection de trois candidats au titre de docteur-régent. Jean Robin, Jean Le Jay et Anne du Bourg furent élus (ce dernier avait occupé, après Pierre de l'Étoile, la chaire de droit civil).

Anne du Bourg devait être recteur deux autres fois, avant de quitter Orléans en novembre 1557. Sa chaire fut alors convoitée par de nombreux concurrents : nous retrouvons là Antoine Fouquelin, ainsi que Guillaume Fournier, Crononburg, Lambert Daneau et François Taillebois ; ce fut ce dernier qui fut préféré.

En signe de «joyeux évènement» les docteurs-régents élus offraient vingt écus d'or aux «*Nations*».

Qu'étaient ces «*Nations*»? ; dans les Universités, un groupement d'étudiants appartenant à une même contrée, ayant la même langue. Elles furent d'abord au nombre de dix, qui étaient, par ordre alphabétique: l'Allemagne, l'Aquitaine, la Bourgogne, la Champagne, l'Ecosse, la France, la Lorraine, la Normandie, la Picardie, la Touraine.

Lorsque Anne Dubourg fut élu recteur la première fois, en 1550, les élèves de l'Université, en nombre restreint, avaient dû être regroupés en quatre Nations.

Les Nations avaient leurs coutumes, leurs fêtes, leurs sceaux, elles venaient en aide aux étudiants dans les cas de maladies ou de décès. Les élèves prêtaient serment au recteur pour devenir membre de l'Université.

Les fêtes étaient prétexte à montrer la puissance de chaque Nation. Les étudiants versaient une cotisation pour en couvrir les frais. On peut même dire qu'ils étaient taxés car le refus de payer entraînait l'exclusion de la Nation.

Le 14 Décembre, la Nation de Champagne fêtait la St-Nicaise.

Le 13 Janvier, la Nation de Picardie honorait St-Firmin. Cette fête est une des mieux connue car elle donnait lieu à la remise, à la Nation Picarde, par certains habitants de Beaugency, d'une médaille dite «Maille d'or» de Florence.

C'est par une messe solennelle célébrée dans l'Église Saint-Pierre le Puellier (église qui fut fréquentée par Isabelle Romée, mère de Jeanne d'Arc) que commençait la fête de la Nation Picarde. L'Église était décorée et ornée de tapisseries (louées), une clique de «tambours, fifres et trompettes» était engagée, la messe était chantée.

Les donateurs, remettaient la «Maille d'or» au procureur de la Nation, après l'Epître, et en présence de toute l'assistance; et un orfèvre en vérifiait le poids.

Un étudiant faisait l'éloge de la Nation Picarde, après, et louait St-Firmin.

Cette glorieuse journée se terminait par un banquet dont les écoliers pouvaient profiter pleinement car ils avaient congé le lendemain.

Il existe aux Archives d'Orléans un registre concernant la Nation Picarde et de Champagne qui contient les actes des procureurs, malheureusement il ne concerne pas l'époque pendant laquelle A. Fouquelin s'y trouvait.

Néanmoins nous pensons que la formule devait être semblable à celle qui figure en page 8, et qui porte en tête le monogramme J.H.S. et la date

de 1507. Un Christ précédait immédiatement cette formule de serment qui était prononcée soit la main sur ce dessin, soit sur un livre d'évangiles.

Les béraunes, ou nouveaux devaient payer boissons et vivres aux anciens.

Les professeurs, à l'occasion de leur mariage devaient payer une rétribution, sous peine de charivari.

Antoine Fouquelin avait épousé une fille de Guillaume Chrestien, personnage important. En effet, ce Guillaume Chrestien avait d'abord été médecin du Duc de Bouillon, puis du Roi François 1^{er}, et enfin d'Henri II. On a de lui de nombreux ouvrages de médecine, dont un «livre de la génération de l'homme», datée de 1559; ouvrage dont la troisième partie est dédiée à Diane de Poitiers.

Parmi les lettres possédées par la Bibliothèque de Berne il en est une datée de Blois du mois d'Octobre 1560 adressée par Guillaume Chrestien à Antoine Fouquelin «docteur es lois, professeur de droit à Orléans».

De même provenance, plusieurs lettres émanant de Florent Chrestien beau-frère d'Antoine Fouquelin.

Dans l'une d'elles il le prie de demander de l'argent pour lui à son père, ou mieux à sa mère. Il se contentera de 6 écus (à la couronne). Le ton humble de la lettre nous fait connaître que le jeune homme craignait son père. Nous savons qu'il avait 4 frères et sœurs avant lui et 20 ans lorsque son père mourut.

Dans une autre lettre Florent reproche à son beau-frère de ne pas lui avoir encore répondu. Dans une autre encore, il lui fait compliment sur sa manière d'écrire en latin et en français. Une autre missive parle de la mort de Fouquelin en 1561.

Ce Florent Chrestien, qui selon la mode du temps se faisait appeler Quintus Septimus Florens Christianus, était habile dans les langues grecque et latine et avait été choisi pour précepteur du prince de Béarn, qui devait devenir Henri IV. Il devait faire paraître de nombreux ouvrages et rédiger une partie de la Satire Ménippée.

Vous ayant déjà cité quelques uns des livres qu'Antoine Fouquelin fit éditer, je ne vous parlerai en détail que de sa rhétorique qui fut écrite en français, en 1555, l'année même où Ramus donne un texte français à sa Dialectique.

Le caractère démodé de la rhétorique ancienne l'avait fait éliminer de nos actuels programmes pédagogiques, un récent colloque sur ce sujet est peut-être la preuve d'un nouvel intérêt.

Il y eut deux éditions à la Rhétorique l'une en 1555, l'autre en 1557, toutes deux ont été imprimées à Paris chez André Witchel.

Cet imprimeur, dont le père Chrestien Wichel était né à Harenthal en Brabant et avait été naturalisé en 1554, s'était installé comme celui-ci rue St-Jean-de-Beauvais, au Jeu de Paume de St-Jean De Latran. Il y était à l'enseigne de Pégase ou du Cheval Volant qu'il reprend comme marque, ainsi que l'avait fait son père. Il fut libraire imprimeur de 1554 à 1573, puis se rendit à Francfort où il mourut en 1581. Il échappa à la Saint-Barthélémy et quitta Paris après le massacre.

Ouvrons maintenant le volume de l'édition de 1557.

Le titre de ce mince ouvrage in-8° qui comprend 63 pages, indique clairement sa destination :

La Rhétorique française d'Antoine Fouquelin de Chauny en Vermandois - A très illustre Princesse Madame Marie Reine d'Écosse.

Vient ensuite la marque de l'imprimeur : émergeant chacune d'un nuage, deux mains tenant un Caducée, lui-même encadré par 2 cornes d'abondance enlacées, le tout, surmonté d'un Pégase. Sous la marque, à Paris de l'imprimerie d'André Wichel, avec Privilège.

Dans l'extrait du Privilège qui figure au verso du premier feuillet du volume que nous étudions, il est dit : ...« jusqués à six ans prochainement venant à compter du jour que le dit livre sera achevé d'imprimer. Et ce sous peine de confiscation des dits livres, d'amende arbitraire applicable au Roy... » Le privilège scellé sur simple queue de cire jaune.

Dans la Préface dédiée à Madame Marie Reyne d'Ecosse, Fouquelin se déclare son très humble serviteur et explique le pourquoi de ce livre :

je désirerais fort (Madame) qu'au lieu d'un si grand nombre d'histoires fabuleuses, nos devanciers eussent employés une partie de leur loisir, à traiter en leur langue les pièces et disciplines et que, comme les bons jardiniers transportent des greffes et entes de toutes parts, afin de peupler et embellir leurs vergers, ainsi ils eussent transférés en leur vulgaire les préceptes des pièces et arts libéraux. Nous pourrions maintenant avec bien peu de travail parvenir à la parfaite connaissance des choses à laquelle nous ne pouvons atteindre par aucune assiduité de labeur, passant la meilleure partie de notre vie à apprendre la variété des langues étrangères... plus loin il rappelle à Marie Stuart vous souteniez par une oraison bien latine, et défendiez contre la commune opinion qu'il était bienséant aux femmes de savoir les lettres et arts libéraux et il cite des vers d'Ovide :

*Quand ta bouche celeste, eut ouvert son soucy
L'on eut dit que les dieus voulaient parler ainsi
Et que d'un prince était digne telle excellence
Tant avait de douceur ta divine éloquence.*

Dans le corps de l'ouvrage proprement dit, Antoine Fouquelin émaille son livre de citations nombreuses puisées dans les recueils de vers des poètes français de l'époque.

Ramus, pour sa dialectique en français, avait demandé directement

aux poètes contemporains de lui traduire en vers français, les citations qu'il avait empruntées aux poètes latins.

Antoine Fouquelin, lui, emprunte indifféremment à Ronsard :

Les cordes de la nef mugissent d'un grand bruit,

*Il bénit de Cérès le présent favorable
Et du gentil Bacchus la liqueur secourable*

pour dire le pain et le vin dans son développement sur la Métonimie.

A du Bellay :

*Alors que Mars et la discorde irée
Ont tout rempli de sang, de feu, de rage*

et encore

*Ce fut alors que le ciel peu benin
Vomit sur nous son courroux et venin
Faisant sortir du centre de la terre
La pâle faim et la peste et la guerre*

de Rémi de BELLEAU; Ode au Papillon

*Va t'en mignon, à mon Ronsard,
Que t'aime mieux que la lumière
De mes yeux, et dont se tient fière
Ma muse, car il daigne bien
Lire mes vers qui ne sont rien...*

On le voit, la présentation de ce livre était attrayante, ce qui justifia une réédition.

La rhétorique écrit Gilbert est «l'adresse de gouverner les hommes par la parole, dans les actions de la vie».

Peut-être que dans ce petit livre Marie Stuart puise la force d'agir, de plaider, d'exhorter, préparée qu'elle était, grâce à la rhétorique, aux réalités de l'existence.

Et maintenant lorsque vous penserez à la jeune reine, vous verrez près d'elle la silhouette de son précepteur Antoine Fouquelin de Chauny en Vermandois.

Pierrette BÈGUE
Secrétaire de la Société Historique
Régionale de Villers-Cotterêts